



LES MÉNESTRELS

DE MORVAN ET DE MURCIE.

LES ORIGINES DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

I

Dans l'étude que j'ai consacrée à l'hiéroglyphe du *Songe de Poliphile*, j'ai dit que ce livre singulier n'était pas autre chose qu'un traité de glyptique et un manuel d'initiation à l'usage des ménestrels de Murcie, il me reste à exposer le rôle qu'ont joué dans l'histoire ces ménestrels et leurs rivaux du Morvan.

Les ménestrels du Morvan existaient encore au commencement de ce siècle sous les noms de *fendeurs* ou *bons cousins*, et étaient identiques, quant à leur origine, aux *carbonari* italiens. Le but de cette association, mère de toutes les maçonneries modernes, était d'aider les voyageurs qui, dans les forêts ou sur les routes, pouvaient courir des dangers. Quiconque était affilié aux *fendeurs* faisait alors certain signe ou prononçait certaines paroles, et s'il se trouvait à portée un *bon cousin*, il accourait immédiatement à son aide. Le cérémonial des *fendeurs* était véritablement gaulois, c'est-à-dire qu'il se composait d'une série de mystifications plus gaies les unes que les autres. Mais cette association n'en avait pas moins son côté sérieux : aussi tous les voyageurs, par état ou par goût, s'y faisaient affilier. Or les anciens ménestrels étaient de leur nature des vagabonds exposés à des dangers

de toute sorte, et l'on conçoit l'utilité qu'ils retiraient de ces affiliations.

Les ménestrels de Murcie ne différaient de ceux du Morvan que par le lieu de leur origine, les premiers venaient du Morvan, et les seconds se rattachaient aux Goths qui avaient dominé le nord de l'Espagne, le midi de la France et une partie de l'Italie. Les uns et les autres se servaient du même idiome, le latin vulgaire ou français; les uns et les autres s'étaient répandus sous divers noms dans tous les pays occidentaux, notamment l'Allemagne et l'Angleterre. Mais les ménestrels de Murcie tenaient pour le pape et ceux de Morvan pour le pouvoir séculier. Les premiers se recrutaient de préférence parmi les artisans, et les seconds dans les hautes classes. Les uns et les autres existaient de temps immémorial, mais il est difficile de suivre leur piste avant la fin du quinzième siècle. Au commencement du siècle suivant, les ménestrels de Morvan prirent parti pour le connétable de Bourbon, seigneur du Morvan, et comme eux-mêmes représentaient le parti aristocratique, ils restèrent fidèles à sa cause, ce qui rejeta François I^{er} dans le parti des ménestrels de Murcie. Tels furent les motifs infiniment plus politiques qu'artistiques qui l'engagèrent à faire publier à leur intention la traduction française du *Songe de Poliphile*.

Ce livre n'avait eu que peu de succès en Italie, parce que les gravures en étaient médiocres et que le texte n'apprenait rien aux artistes italiens. On n'a qu'à examiner certains tableaux de Mantegna et les magnifiques fresques italiennes du Louvre, qui sont antérieures à la publication de *Poliphile*, pour se convaincre que Léonardo Crasso n'avait fait que résumer une légende qui courait les ateliers et recueillir des types d'architecture et d'ornement en usage depuis une vingtaine d'années. Mais il n'en était pas de même en France, l'art gothique s'y était tout naturellement transformé en ce merveilleux style dont le type est le château de Gaillon et n'existe pas en Italie; nous le nommons le style François I^{er}, les Anglais le style Tudor. Il est beaucoup plus élégant et beaucoup plus logique que le style italien ou néo-romain, mais le savant

Serlio et Philibert de Lorme, qui avait habité l'Italie, n'eurent pas de peine à persuader à François I^{er} que ce qui se faisait hors de chez lui valait mieux que ce qui se faisait chez lui, de sorte qu'il résolut de faire d'une pierre deux coups, substituer le style italien au style français et raviver le zèle de ses partisans, les ménestrels de Murcie.

J'ai dit que les ménestrels du Morvan étaient originaires du Forez, ils s'y étaient perpétués depuis les druides, et cette désignation, ainsi que celle de Murcie, remonte également à l'époque druidique.

Murcie ou Merci était la déesse de l'Ouest et de la mort ; Morgan ou Morvan, celle de l'Est et de la bonne fortune. Toutes deux figuraient sur le temple gallo-romain de Montmorillon en Poitou, décrit par Montfaucon ; la première sous la forme d'une femme nue et décharnée tenant deux serpents qui lui mordent les seins ; la seconde représentée par une dame richement vêtue avec des gants.

Murcie était la même que Marica ou Marca, la déesse la plus populaire du monde antique. Les Gaulois la nommaient tantôt Marca, tantôt Rosmarta, et elle était le plus souvent représentée par un marteau. Bien que la plupart des églises chrétiennes soient consacrées au dieu de la résurrection et aient, en conséquence, leur façade à l'ouest, on en trouve un bon nombre orientées à l'opposite, à commencer par Saint-Jean de Latran et Saint-Pierre de Rome. Il faut croire que Marica, qui était la divinité la plus vénérée de la plèbe romaine, avait conservé son influence sur la Rome chrétienne, car les ménestrels de Murcie semblent avoir été de tout temps sous la protection papale.

Parmi les églises françaises dont la façade est à l'est, on peut noter la collégiale de Saint-Martin, à Marseille, qui doit indiquer l'emplacement du temple de ses anciennes divinités noires : Marcus et Marca. Or on sait que les madones des cryptes romanes sont également de couleur noire.

La même anomalie d'orientation se remarque dans les deux églises de la vallée de Domremy, dont l'une est consacrée à saint Michel, vainqueur du dragon, et ce dragon lui-même est

l'une des anciennes formes de la déesse Marica qui est représentée dans tous les traités de maçonnerie ancienne et moderne par la bisse se mordant la queue, avec cette devise : *Ecce fons et meta* (voilà la source et le but); il est donc probable qu'il se trouvait dans le voisinage du pays de Jeanne d'Arc un centre important de ménestrels de Murcie, dont le rite a toujours été le plus populaire, et que leur aide ne contribua pas peu aux succès de l'héroïque Lorraine. Mais cette intervention des classes populaires dans les affaires du pays ne fut guère plus du goût de Charles VII que des Anglais, et l'on sait de quelle façon il abandonna Jeanne à ses bourreaux. Louis XI, roi populaire et ennemi de l'aristocratie, professait au contraire un culte tout particulier pour la madone et la mémoire de Jeanne.

Murcie est le plus souvent représentée par une madone assise et occupe le portail ouest de beaucoup de nos églises. Morgan ou Morvan occupe le portail nord et est toujours debout. Les Grecs lui donnaient pour emblème un bonnet (*kynea*) qui était celui de la Bonne Fortune et de la Liberté; cet emblème, ayant cessé d'être compris, fut remplacé dès le quatrième siècle, par des *gants*, emblème moderne du *gain* ou de la bonne fortune. Ce mot vient de *vagina* (gaine), d'où la double prononciation de Morgan et Morvan. Mais le plus souvent son nom est écrit d'une façon plus ou moins excentrique et grotesque, par un assemblage de marée et de vénerie (*marée, vene*), ou par la monstrueuse réunion d'une mère, d'un veau et d'un âne (*mère, veau, âne*). Diane de Poitiers, dans le groupe de Jean Goujon, a exprimé cette idée avec une élégance incomparable en superposant la déesse de la chasse (*vene*), à trois rangées de homards, crabes et cétacés représentant la mer.

Morgan ou Gandolaine, Gandland (terre de la félicité), figure dans les romans de chevalerie comme sœur de Merlin ou Morland (terre de la mort), lequel est aussi nommé Graslon ou Guerland, qui a la même signification.

La bonne fortune a toujours eu la réputation d'être une courtisane et de distribuer ses faveurs sans beaucoup de con-

sidération, aussi l'emblème qu'Alciat lui consacre est-il intitulé : *Tumulus meretricis*. Il était tout naturel que les gens heureux se missent sous son patronage, et qu'elle servit de signe de ralliement aux corporations seigneuriales. D'après les recueils maçonniques que j'ai sous la main, les ménestrels du Morvan, ou frères du chêne, auraient passé en Italie avec Charles VIII et s'y seraient perpétués sous le nom de carbonari. Mais, de son propre aveu, les traditions de la maçonnerie sont très confuses, faute d'être fixées par l'écriture vulgaire. Conformément aux préceptes des druides, leurs héritiers n'ont rien écrit qu'en hiéroglyphes ou en grimoire. Les seuls titres certains que puissent contenir leurs archives sont les diplômes de leurs adeptes, rédigés dans la langue du pays. Tout le reste est confié à la mémoire et ne peut manquer de tourner rapidement à la légende. Il est indubitable, toutefois, que les frères du chêne ou fendeurs existaient encore en France au siècle dernier, et que c'était un grade aristocratique et littéraire qui ne se conférait qu'aux maîtres. Si les carbonari qui sont revenus d'Italie en France au commencement de ce siècle sont bien les successeurs des ménestrels du Morvan de jadis, ce sont eux qui, selon toute probabilité, ont fait périr le duc de Berry et, avec lui, cette dynastie des Bourbons, protectrice de leur berceau, pour laquelle leurs aïeux avaient si vigoureusement combattu.

Mais, à coup sûr, les destinées des ménestrels de Murcie ne sont pas moins étranges. Au premier abord, leur nom indique que leur berceau a été l'Espagne ; d'où vient, cependant, que leur devise était manifestement normande, et qu'elle était la même pour l'Espagne et pour la Sicile ! C'est un de ces problèmes historiques dont la solution est fournie par Rabelais. Un des plus curieux passages de son épopée aussi gigantesque que grotesque est celui dans lequel Panurge se présente devant Pantagruel et lui demande l'aumône en treize langues différentes :

Germain, arabe, toscan, anglais, basque, lanternois, flamand, espagnol, goth, l'hébreu, grec, gitano, latin.

Ces treize mots sont le patelinage, ou signe de reconnais-

sance des ménestrels de Murcie en pèlerinage et, contre l'ordinaire, la traduction en est des plus certaines :

Grément art bâtisse, canon gaulois,
Base colonne triomphale, mendie pain, l'est Goth
Li beau regard, gite ne lattend.

Le *grément* ou *agrément* dans l'art de la bâtisse était ce que nous nommons aujourd'hui le sculpteur ornementiste. Le canon gaulois était celui de l'art gothique, et il résulte de ce patelinage qu'il était originaire de la Gothiane, ou notre province de Guienne, ce qui est complètement conforme à l'histoire, car le monument le plus ancien que je connaisse du style gothique proprement dit est la cathédrale de Clermont en Auvergne. *Li beau regard* était donc une devise *gothique*, et alors on comprend qu'elle ait pût être commune aux Normands et aux Goths, car les Goths, avant de coloniser le midi de la France et le nord de l'Espagne, avaient passé par la Scandinavie, dont une des provinces porte encore leur nom ; on doit en conclure que *li beau regard* était bien avant leur séparation la devise de tous les rameaux de la race gothique, et alors il faut en chercher le sens primitif dans leur langue. *Lieb regger* devait se traduire : *Aime le plus hardi*. Ce serait une épave de l'ancien grimoire scandinave, et les ménestrels de Murcie se qualifiaient de Goths ou *hidalgos*, comme le font aujourd'hui tous les bons Espagnols.

De plus, ce curieux passage nous apprend que Panurge ou Griffon, qui était l'imprimeur lyonnais Griffé, ami de Rabelais et fondateur de la Société angélique à laquelle étaient affiliés les plus libres penseurs de l'époque, était, ainsi que Rabelais, un ménestrel de Murcie, du parti démocratique, opposé à la réforme, ce qui expliquerait pourquoi Rome leur a tant pardonné de témérités.

Les ménestrels de Morvan devaient aussi avoir leur devise ; mais jusqu'ici je ne l'ai pas rencontrée. Il est probable que Murcie et Morvan étaient les véritables noms des Guelfes et des Gibelins. En tout cas, il est certain que, dès la fin du quinzième siècle, l'emblème de Morvan avait été adopté en

Allemagne par les adversaires de la suprématie romaine. Luther se l'appropriâ dans son fameux pamphlet de *l'Ane pape* (1523). De là, il est nécessairement passé aux chevaliers noachides prussiens, qui forment un ordre à part dans la franc-maçonnerie; de sorte que, dans la dernière guerre, le Grand Orient français, qui au dernier siècle avait encore la devise des ménestrels de Murcie, héritiers des Goths, a été battu par des ménestrels de Morvan, originaires du Bourbonnais.

Il résulte des *Songes drolatiques* que François I^{er} était *fin dragon* ou *fendeur coin*, qui était le sixième grade des ménestrels de Murcie (dans le rite écossais, il porte le nom de *royale hache*), et il est probable qu'il faisait partie des prérogatives de la couronne, comme étant le plus élevé de la hiérarchie druidique, celui de rose-croix n'ayant été ajouté qu'à l'époque et à l'occasion des croisades. Personnellement, François I^{er} devait pencher du côté de Morvan, car il n'avait aucun goût pour la démocratie ni pour le pouvoir absolu; mais il est rare qu'un souverain fasse ce qu'il désire. La proscription du connétable et de ses partisans fut immédiatement suivie de la mort de son fils aîné, qui dut singulièrement le refroidir pour Morvan. Son troisième fils ne se maria jamais, parce que, selon toute probabilité, il était impropre au mariage. Son second fils, qui fut Henri II, n'était marié que de nom. La race d'Angoulême menaçait de s'éteindre.

François I^{er} avait fait faire à Henri un mariage assez peu glorieux, d'après les idées du temps. Catherine de Médicis, sa bru, bien que nièce de Léon X et alliée à la maison d'Auvergne, n'en descendait pas moins en ligne directe de simples apothicaires, qui avaient tenu boutique à Florence et avaient gardé pour blason l'enseigne même de cette boutique, avec les biscuits dépuratifs qui avaient fait leur fortune médicale. Jamais ces malencontreux tourteaux ne furent pardonnés à la nièce papale, pas même par ses enfants, qui la méprisaient comme une vile plébéienne.

Elle avait treize ans lorsqu'elle fut unie à un prince qui n'en avait que quinze et resta onze années entières sans vouloir

s'apercevoir qu'il était marié. La jeune Catherine était cependant d'une rare beauté, et, quoique plébéienne, elle possédait les mains les plus fines et les plus aristocratiques de son temps ; pour ce qui était de l'esprit et de la malice, elle en avait à revendre, aussi fit-elle aisément la conquête de son beau-père, lequel, malheureusement pour lui, n'avait jamais détesté les bourgeoises. Tant que vécut son fils aîné, il ne s'inquiéta pas du cadet, le laissant se livrer en paix à son goût effréné pour la chasse et pour les chasseurs ; mais, lorsque cet Hippolyte farouche se trouva être son héritier présomptif, il lui sembla qu'il était temps de lui apprendre qu'à côté du genre masculin il en existe un autre, auquel nous devons Eve, notre mère, et il pria Diane de Poitiers, avec laquelle il était en coquetterie réglée, de se charger de *parpolir* le jeune Henri.

C'était jeter un agneau dans la gueule d'une louve, car la fière Diane ne lui avait pas pardonné la grâce dérisoire accordée à son père, et d'ailleurs elle était l'héritière de ses secrets et de ceux du connétable de Bourbon. On a prétendu qu'elle s'était livrée à François I^{er} pour racheter la vie du sire de Saint-Vallier, mais cette hypothèse est de toute improbabilité. Le confident du connétable avait été arrêté chez son gendre, Louis de Brezé, petit-fils d'Agnès Sorel et sénéchal de Normandie, c'est-à-dire chez un prince de sang royal, l'un des plus riches et des plus puissants du royaume. Diane était elle-même princesse souveraine de Valentinois, et, par conséquent, ce n'était pas une femme à laquelle on pût proposer un semblable marché. Son père avait été arrêté par deux gentils-hommes de son mari et livré au roi sur son ordre, mais sous la condition qu'il lui serait fait grâce de la vie. S'il avait voulu le faire passer en Angleterre, rien ne lui aurait été plus facile, et c'était à son mari que Diane aurait dû demander la vie de son père, non au roi, mais rien n'est moins connu que l'histoire des dix-huit années qu'elle passa avec un homme connu pour son mauvais caractère et sa dureté. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne vint à la cour qu'après son veuvage et qu'elle y occupait le rang d'une princesse souveraine au titre étran-

ger, comme il y en avait un assez grand nombre à cette époque. Elle passait pour une des plus brillantes causeuses de son temps, et François I^{er} était un non moins charmant esprit ; mais il était arrivé à un âge où un libertin fieffé, comme il le fut depuis la mort de sa première femme, préfère le fruit vert au fruit mûr. Aussi, Catherine de Médicis lui plaisait certainement beaucoup plus que Diane, et ce fut en 1536 qu'il lui donna son fils pour prendre sa belle-fille. En interprétant la devise de la Salamandre, Claude Mignaut, le savant commentateur des emblèmes d'Alciat, ne laisse que peu de doute à cet égard, et la mascarade que les écoliers de Paris firent à cette occasion n'en laisse aucun. Si Diane avait été la maîtresse du père, elle ne l'aurait certainement pas lâché pour une espèce de sauvage, dont la virilité passait pour problématique, et qui lui a dû, comme roi, toute celle dont il a fait preuve.

Mais elle en voulait à mort à la famille d'Angoulême, et, avec la bizarrerie qui lui était naturelle, elle ourdit contre elle la plus singulière des conspirations. De 1536 à 1544, c'est-à-dire pendant huit ans, elle réussit à tenir le Dauphin éloigné de la Dauphine. A cette époque, l'aîné des fils de François I^{er} était mort, le troisième et dernier était mourant, et non seulement le second, le seul qui fût marié, n'avait pas de postérité légitime, mais encore il ne voulait pas en avoir.

En 1538, dans la fleur de sa liaison avec Diane, il avait eu une fille qu'on avait attribuée à une Piémontaise, mais qui ne pouvait être que celle de la sénéchale, car elle continua la mission que celle-ci s'était donnée, de faire triompher les Bourbons, et, après avoir été l'amie de Henri IV, elle éleva Louis XIII. Henri II n'était donc pas ce dont sa femme l'accusait publiquement, et cependant aucun des enfants de Catherine de Médicis n'a jamais été considéré par ses contemporains comme le sien. Henri IV, qui épousa Marguerite de Valois, se conduisit vis-à-vis d'elle comme l'on prétendait que Henri II s'était conduit vis-à-vis de Catherine. François II passait, non sans raison, pour être le fils de François I^{er}, les autres pour être ceux du cardinal de Lorraine, ou même de Philibert Delorme. Telle fut la cause du singulier discrédit



des derniers Valois, et Charles IX, qui était fier, ne l'ignorait point ; car ce prince érudit était un lecteur fanatique de Rabelais, et il avait pris pour devise deux colonnes pliées l'une sur l'autre, avec ces mots : *Pietate et justicia*. En grimoire, une colonne se dit aussi une *pile*. La traduction de cette curieuse devise doit être : *latin : par pitié et droit pile pliée*, c'est-à-dire : *il tient par pitié, droit pas l'appelle*. Comme cet aveu navrant explique bien la Saint-Barthélemy ! Paris a assisté tout dernièrement aux rages puériles du fils d'une actrice célèbre, quelles devaient être celles de Charles IX lorsqu'il déchiffrait les emblèmes d'Alciat, qui racontait tout crûment les intrigues de sa mère, et avec quel plaisir il dut abattre de sa propre main ce Jean Goujon, le confident de Diane de Poitiers, qui avait dû tant de fois lui prêter son assistance pour publier les caricatures envenimées des *Songes drolatiques*.

III

Mais revenons aux onze années de stérilité de Catherine de Médicis. D'abord elle parut prendre assez gaiement son parti de l'abandon dans lequel la laissait son jeune époux. A treize ans, elle avait rapporté d'Italie toute la démoralisation de Lucrèce Borgia, et, dans son château d'Auteuil, qui venait de la maison d'Auvergne, elle commença par recruter ce célèbre escadron de filles d'honneur, qui depuis devint un de ses grands instruments de gouvernement. Là, elle recevait la visite de sa belle-mère Léonore, plus hypocrite et aussi vicieuse qu'elle, qui se consolait des froideurs de son royal époux en servant d'espion à son frère Charles-Quint. C'est elle que Rabelais a eue en vue dans la Dame aux chiens et aux *patenostres en cestrin*. François I^{er} avait été un mari exemplaire tant qu'avait vécu sa première femme, Claude de France, qui était boiteuse et peu belle ; mais il était revenu de sa captivité au moins aussi démoralisée que sa bru et sa seconde femme. A ces nobles visiteurs se joignirent plus tard Saulx, qui disputait la reine Léonore au connétable de Montmorency, et le futur car-

dinal de Lorraine, évêque de Sens à l'âge de seize ans. Enfin, à cette pléiade aristocratique était venu s'ajouter Philibert de Lorme que Rabelais qualifie d'*architriclin* du roi très mégiste. Ces trois derniers personnages devaient former plus tard ce que nous nommerions le *cabinet de Catherine*, devenue régente.

On commença d'abord par mener joyeuse vie, mais lorsque Catherine eut atteint sa vingt-quatrième année sans que le mariage eût été pour elle autre chose qu'une cérémonie, elle se trouva peu flattée d'avoir à coiffer sa patronne. En effet, c'était l'âge où, dans la corporation dont elle faisait partie, c'est-à-dire celle des *gantiers*, une femme ne pouvait obtenir le grade de *licrane* ou *licorne*, sans avoir *parachevé* ou *parpoli* le chef-d'œuvre de la femme, qui est l'enfant. Pour le beau sexe l'insigne de ce grade est curieuse à noter. C'était la *cornette* ou *corne de lin*, que portent encore les paysannes dans tous les pays qui ont été anciennement soumis à la domination druidique, c'est-à-dire toute la Gaule, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne et de l'Espagne. En Italie, cette coiffure s'arrête aux Alpes et disparaît avec la langue française. Jadis, elle était uniquement réservée aux matrones, et les filles et les femmes *brehaignes* la portaient d'une autre étoffe.

La question était grave et menaçante pour la Dauphine, car une femme ayant dépassé l'âge de vingt-cinq ans sans donner d'enfants à son mari risquait de voir son mariage cassé, pour cause de stérilité, et c'était probablement le but que devait poursuivre Diane. François I^{er} n'était pas moins perplexe, puisqu'il était menacé de voir s'éteindre la dynastie d'Angoulême dans la personne de son fils. Pendant longtemps ses sommations et ses menaces restèrent sans effet. Diane avait ensorcelé le jeune prince ; mais, s'il faut en croire Alciat, Philibert Delorme finit par l'attirer dans une partie de chasse où on l'enivra, et ce fut ainsi qu'il se trouva l'éditeur responsable de François II. Seulement, une fois ce devoir rempli, il revint à Diane, à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort, sans plus s'inquiéter des autres enfants que lui donna successivement



Catherine, et qui passaient pour être ceux du cardinal de Lorraine. Aussi celui-ci avait-il pris pour devise une *pyramide servant d'appui à un lierre noué à son sommet*. Le lierre noué est la Lorraine. La lecture blasonnée de cet emblème par trop transparent est : *appui pyramide chef lierre noué*, c'est-à-dire *appui prit Médicis Lorraine*. Cette liaison était pour ainsi dire publique, et Diane se donna le malin plaisir de rendre le cardinal infidèle.



Quant à Catherine, lorsque sa grossesse fut déclarée, elle prit pour devise un **iris** ou arc-en-ciel avec ces mots grecs : *φῶς φέρει τὴν γάληνην*, *le feu apporte l'accalmie*, en ajoutant le mot *iris* et le mot grec, on a le véritable sens de la légende : *L'heureuse greffe apporte l'accalmie*. Dans le langage des *préoliers*, une *greffe* était un fils.

Ce fut pendant sa grossesse, pour se préparer à recevoir le grade de licorne d'après le rite des ménestrels de Murcie, qu'elle traduisit elle-même le *Songe de Poliphile* et qu'elle en redessina les planches, qui furent gravées et probablement plus que retouchées par Philibert Delorme. François I^{er} composa de sa propre main les attributs, que je n'ai pas eu encore le loisir d'étudier, mais qui doivent contenir nombre d'allusions politiques. Ces attributs sont ceux auxquels Rabelais fait allusion. Bartolomeo Serlio fut chargé de revoir soigneusement le texte de la traduction et les compositions des deux augustes collaborateurs, afin de corriger le *patelinage royal* et les *bourdes*, qui n'étaient pas admises dans le *langage des gantiers*. Rabelais eut pour mission de transcrire en *coulée*, ou en caractères latins, tout ce que l'original contenait de mots *hébreux* et *arabes*, afin que les *Erasmes fols* pussent les lire ; Lenoncourt fut chargé d'une besogne identique pour tout le *grec* ; quant à la reine Léonore, elle se chargea de faire les frais de l'édition, qui ne durent pas être minces.

Tous ces renseignements, avec beaucoup d'autres que je dois omettre, figurent dans le recueil des *Songes drolatiques*, dont le titre même est une parodie de celui de *Poliphile*. Cette étrange publication se fit, en 1565, à l'occasion de l'entrée de Charles IX, alors âgé de quatorze ans, dans la corporation

royale des *gantiers*, qui avait pour emblème un *arrache* moufle ou un moufle déchiré. C'était la transcription en grimoire d'*Erasmus fols* ou fous d'Erasme. *Un apprenti*, un *drôle*, un *page*, un *varlet* ou un *polifil*, c'était tout un, et *Songe drolatique* est la rigoureuse transcription en français vulgaire du *Songe de Poliphile*. Seulement, le style adopté pour la réception de Charles IX est l'ancien style, c'est-à-dire le grotesque.



Si telle est la forme adoptée, rien n'est plus tragique que le fond ; car, en dehors d'un certain nombre de pièces qui, paraît-il, auraient été la dernière œuvre de Rabelais, et contenaient un rituel à l'usage des *Erasmus fols*, le reste est un recueil de planches d'époques très diverses, établissant la complicité de Diane de Poitiers et du cardinal de Châtillon dans la conspiration d'Amboise, et condamnant Diane à aller voir ce qui était peint dans la chambre des maçons de la tour de Nesle.

Cette pièce, qui est en tête du livre, est de Philibert Delorme, alors chef de la corporation en sa qualité de *maître maçon du roi*, ce qui se traduit plus tard par surintendant des bâtiments. Les maçons de Philibert n'avaient rien à voir avec les francs-maçons d'aujourd'hui, et leur organisation n'était ni plus ni moins mystérieuse que celle des autres corporations, mais ils étaient déjà la plus nombreuse des corporations parisiennes et, par conséquent, une des plus influentes en temps de troubles.

Les *Songes drolatiques* furent publiés après la chute de cheval dont mourut Diane de Poitiers ; comme, plus tard, après le meurtre du maréchal d'Ancre, parut la *Mythologie de Coïon*. C'était un jugement motivé, avec preuves à l'appui, donnant l'explication d'une exécution secrète.

L'adoption du rituel des ménestrels de Murcie, ayant joué un grand rôle dans l'histoire des corporations parisiennes, se trouve relatée en tête de ce singulier ouvrage, qui commence par la fin, à la mode des livres hébraïques. Après un frontispice dépassant toutes les limites du fantastique le plus horrible, vient la caricature du cardinal de Châtillon, signalant ses intrigues avec *Poitiers*, représentée par un *pot*.

Cette charge est suivie de François I^{er} en *Gargantua*, c'est-à-dire en *guerrier gantier*, coiffé d'un *coin fendu* par une *scie*, comme emblème de son grade de *fendeur coin*. Il est enfermé dans une *castille* représentant le blason de sa femme Léonore, et, derrière lui, se dissimule, tout petit, Delorme en *bête armée*.

Léonore se cache sous la cagoule d'un moine pansu.

Catherine se présente sous le masque d'un singe eunuque, coiffé d'une tiare et faisant une affreuse grimace. C'est le peu gracieux emblème de son drôle de ménage. Il est certainement de sa composition, et l'exécution en est si grossière qu'elle n'a pas dû être retouchée.

Elle est suivie de Serlio en page-queux portant une lèche-frite.

Puis c'est le tour de Rabelais, en *mère abbesse* dans un *marais*. Son nom est écrit par un unique *soulier bâti*, emblème des *Ribles* ou *Robelins*.

Le dernier, qualifié de *grimoire lumière*, est Lenoncourt, en évêque guerrier, ayant pour cuirasse un colimaçon.

Il est probable que toutes ces charges, très ressemblantes à l'exception des deux reines, qui sont masquées, sont de la main même de ceux qu'elles représentent ; car aucune, en tant qu'exécution, ne dépasse le savoir d'un amateur de beaucoup d'esprit. Toutes sont d'un style différent, qui dénote plusieurs mains, et si, malgré ces présomptions, elles sont d'une seule, cette main ne peut être que celle de Philibert.

Tels sont les renseignements que fournissent des documents dont l'interprétation pourra toujours être contestée, puisque tel était leur but ; mais, tout en ne leur accordant que l'autorité qu'ils méritent, il est utile de les consulter, parce qu'ils appellent l'attention sur une foule de faits consignés en langage parfaitement clair dans les ouvrages contemporains. Seulement ces faits sont présentés de façon à ne frapper que les yeux de l'initié. Ainsi tout ce que je viens de raconter du grand drame de la naissance de François II peut être considéré comme hors de cause. Quant au *Songe de Polyphile*, si Rabelais en parle deux fois, s'il l'a évidemment paro-

dié dans son quatrième livre, c'est que cette publication avait à ses yeux un caractère politique; s'il a eu tant d'éditions, c'est que, de même que lui, un assez grand nombre d'initiés en possédaient la clef, et que ce texte, qui semble si justement fastidieux aux profanes, devient très intéressant et parfois très facétieux lorsqu'on lui demande l'explication des gravures qui, sans lui, seraient presque toujours inintelligibles. Or il est à remarquer que, la plupart du temps, l'explication de ces compositions si majestueuses est une mystification bouffonne, tandis que les bouffonneries abracadabrantes des *Songes dro-latiques* cachent une série d'épouvantables tragédies, prologue de la Saint-Barthélemy.

Il était impossible que la publication française de *Poliphile* n'en suscitât pas une foule d'autres du même genre; aussi, dans son *Histoire de la caricature*, Champfleury en a-t-il recueilli de nombreux spécimens, mais je m'étonne que, parmi les Italiens contemporains des éditeurs français de *Poliphile*, M. Popelin ait oublié Alciat.

IV

On sait qu'André Alciat fut une des plus éblouissantes lumières du droit romain, et l'on s'étonnerait qu'il eût été une des lumières non moins éblouissantes du *grimoire*, si la Basoche n'avait été l'un des refuges de prédilection du *noble savoir*. Le pays des Chicquanons a fourni à Rabelais le sujet d'un de ses contes les plus amusants et des plus bourrés de lanternois, celui qui raconte les faits et gestes du sire de Basché et la farce féroce de François Villon. Dans le dialogue des Chicquanons, échangeant des gourmandises avec le joyeux curé Oudart, sommelier de son seigneur après vêpres, il a trouvé le moyen d'insérer des détails très salés sur la cour de François I^{er}, dont je ne puis extraire que la citation suivante :

Mordere grippi piot avirof relucha
 Imbure lucecoque lurintimpanemens.
 Mon, mon, mon, vrelon, von, von.
 Trepigne mampeuil lori frizonouf ressuré.

Le *lanternois* est une des variétés du *grimoire blanc*, c'est-à-dire des plus faciles, et il n'admet pas d'assonances finales en L, parce qu'elles le rendraient trop aisé à deviner. Aussi ne lui confiait-on pas généralement de gros secrets, et ce que je vais en traduire a été publié après la mort de François I^{er}, ce qui laissait à l'auteur un peu plus de latitude. Voici cette traduction :

Aime roi dure guerre pipes, piots à boire faire,
Laisse chambre lit couche, que Lorraine
Etampes n'amenasse, montre averlan,
Epreuve n'être peigne aime employe,
La refrise donne fer s'essayer.

Ainsi, la duchesse d'Etampes donnait à Charles de Lorraine, évêque de Sens à l'âge de seize ans et le plus joli des pages de son temps, des leçons de coiffure, pour passer ses épreuves d'*averlan*, c'est-à-dire de page. Toutes les dames de haut parage se le disputaient, aussi bien la favorite que la reine, sa protectrice, et la Dauphine, qu'il protégeait. Diane le lui arracha de force le jour où elle fut toute-puissante, et il est probable qu'il faut voir son portrait dans le superbe Triton qui emporte Galatée, sur le bas-relief du château d'Anet. Son oncle était l'ami et le protecteur de Rabelais; aussi ne l'a-t-il pas trop écorché dans cette spirituelle boutade; mais nous allons voir qu'Alciat fut moins poli.

Le savant jurisconsulte milanais avait été appelé en France par François I^{er}, et nommé professeur de droit à Bourges, en 1527; mais le duc de Milan le rappela en Italie, où il mourut en 1550, à l'âge de cinquante-six ans, peu de temps après la publication de ses *Emblèmes*, traité de grimoire aussi souvent réédité que *Poliphile*.

En effet, la lecture en est beaucoup moins fatigante, parce que l'auteur n'a pas bâti sur ses tableaux une intrigue romanesque invraisemblable. Chacun d'eux se rapporte à un adage latin ou grec, sans connexion apparente avec ceux qui précèdent et qui suivent, mais l'ensemble forme une longue légende en grimoire noir, racontant, avec la sécheresse d'un procès-

verbal judiciaire, tous les incidents secrets de la guerre des Andouilles, et cette espèce de réquisitoire finit par un coup de massue appliqué à Charles de Lorraine, avec une brutalité sans exemple ; car cette épigramme à la Martial est écrite avec des noms d'arbres, c'est-à-dire avec le genre de grimoire le plus répandu et le plus facile à lire. C'est une paraphrase de la devise de Catherine de Médicis, dont je ne puis citer que le dernier vers :

Limon, buis, amande, murée, laurée, peuplié.

Ce qui donne :

Allemand bœuf immonde, aime royale Europe plaît.

Un des triomphes de *Poliphile*, celui des Centaures, représente en effet Europe sur son taureau. Sans pousser plus avant mes investigations dans ce sens, j'ajouterai que les *Emblèmes* d'Alciat sont un rituel de grimoire à l'usage des *Ménestrels de Morvan*, qui a dû lui être commandé par Diane de Poitiers pour faire contrepoids à celui de sa rivale, et que si les gravures en sont moins soignées, il ne lui cède en rien sous le rapport de l'érudition. De plus, il a été enrichi par un autre juriconsulte, Claude Minos ou Mignaut, de notes et de dissertations sur les emblèmes, qui le rendaient doublement précieux aux amateurs de grimoire. Mais ce livre n'en était pas moins une mauvaise action, car Alciat avait été comblé de bienfaits par François I^{er}. Malheureusement pour lui, il était aussi cupide que gourmand, et il est probable que sa vie fut abrégée par le poison. Du reste, il paraissait s'y attendre ; son blason patrimonial était un *élan*, ou grand cerf d'Allemagne, qui se dit en grec *alcé*, d'où *Alciat*, et ces armes parlantes étaient accompagnées d'une curieuse devise grecque, μήδεν ἀναβαλλόμενος (grec : *mie est lent*). Il est probable que les Alciat se vantaient de ne pas être lents à la guerre. André lui substitua une autre devise grecque, qu'il mit en tête d'un ouvrage en langue italienne sur les symboles du blason et les armoiries. Ce doit être un livre curieux ; mais il est aujourd'hui fort difficile de se le procurer. Je n'en connais que la susdite devise, sur la foi de Minos.



Elle se composait d'un caducée entre les deux cornes de la déesse Amalthée. En grimoire moderne, le caducée est tout simplement une *canne* avec *deux bisses tortillées*; ce qui se lit : *Combastre tel doit*. Quant aux deux cornes, Ce sont deux *couronnes*. Cet emblème était accompagné de la légende grecque suivante : ἄνδρος δικαίου καπρός οὐκ ἀπόλλυται (grec : *homme prudent fruit ne se perd*); d'où les deux vers suivants :



Deux couronnes combattre tel doit
Grimes pour Diane fera tant se perde.

Il aurait pu ajouter : « On ne vit point, quand on a tant d'esprit. » Alciat survécut à François I^{er}, qui était débonnaire. Catherine de Médicis et Charles de Lorraine l'étaient beaucoup moins; ils le prouvèrent bien à la Saint-Barthélemy et ailleurs. Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, qui avait aussi la passion du grimoire, ne mourut pas de sa belle mort.

Les planches d'Alciat sont encadrées de bordures de *singes* et de *lapins*, façon plus que naïve d'écrire en grimoire : *saint Gilpin*. Malgré leur exécution grossière, elles sont très ingénieuses et très élégantes de composition, et nombre d'entre elles rappellent infiniment mieux que celles de *Poliphile* le style de Jean Goujon. Celle qui porte le numéro IV est évidemment une réponse à une composition de *Poliphile*, représentant Ganymède dans les serres de son aigle. En vieux français, *Ganymedes* signifiait : *gain emmi Dieu* (joie en Dieu), ce qu'Alciat traduit en latin : *in Deo letandum*. La devise du premier grade maçonnique moderne est encore : *Ma force est en Dieu*. En grec, l'étymologie véritable, donnée par Alciat, est : γαννύσθαι μηδέσι (s'éclairer dans ses desseins). Gany-mède était le premier degré de la franc-maçonnerie ancienne, comme on peut le voir par la colonne de Cussy; et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les traditions maçonniques modernes en ont gardé assez exactement l'interprétation.



L'édition française de *Poliphile* donna le signal de la guerre des Andouilles, épopée terrible que chanta Rabelais, mais dont il ne vit pas la fin. Pour des raisons diverses, Diane de

Poitiers et Catherine de Médicis avaient adopté la couleur noire. Diane caricaturait Catherine sous la forme d'une *mandole* (âme en deuil), ou d'une *chandelle qui brûle* (bru laisse en deuil). Catherine, qui était plus jeune, répondait par une *vieille sandale* (vieillesse en deuil). Les *Songes drolatiques* ont recueilli un certain nombre de ces aménités réciproques.

Rabelais, qui paraît avoir flotté entre les deux partis, finit par se ranger du côté du cardinal Jean de Lorraine, c'est-à-dire des ménestrels de Murcie, mais non sans distribuer de bons coups de griffes aux uns et aux autres.

Catherine ne s'en tenait pas aux caricatures; elle fit disparaître successivement tous ses ennemis, à commencer par son mari. On ne voit pas que Diane ait jamais eu recours à l'assassinat, et c'est à tort qu'on l'a accusée d'avoir persécuté les protestants, puisque les ménestrels de Morvan inclinaient tous plus ou moins vers le protestantisme. Il y eut, sous le règne de Henri II, deux procès célèbres : celui d'Anne Dubourg et celui de Béroalde de Verville; ce dernier, qui fut condamné à mort pour avoir abjuré, était l'ami de Diane et son complice. Il est probable que ce fut elle qui le fit évader, et, si elle ne sauva pas Anne Dubourg, c'est que l'influence des ménestrels de Murcie dut être la plus forte.

Cette lutte entre deux influences rivales peut seule expliquer la singulière attitude de Henri II entre sa femme et sa maîtresse.

Il n'aimait ni n'estimait Catherine et la laissait vivre pour ainsi dire publiquement avec ses deux favoris, Charles de Lorraine et Philibert Delorme, pendant que lui-même forçait la reine de France à cohabiter avec Diane. C'était cette dernière qui avait le pas; c'était à elle que s'adressaient de préférence les ambassadeurs étrangers. Pourquoi n'essaya-t-il pas de faire casser son mariage? Pourquoi subit-il ces enfants que personne ne considérait comme les siens, si bien que le connétable de Montmorency osait lui dire en face, sans crainte de le blesser, que Diane, sa fille naturelle, était la seule qui tint de lui? L'histoire est muette à cet égard; mais il est cer-

tain, par ce qui nous reste du château d'Anet, que Henri II, contrairement à son père, penchait ouvertement en faveur des ménestrels de Morvan. En effet, c'était lui qui avait fait élever ce singulier tombeau qu'on voit encore au Louvre, non pas en l'honneur de Louis de Brezé, dont il ne s'était jamais soucié, mais en l'honneur de cette Morgane ou Morvan, la sœur légendaire de l'enchanteur Merlin, qu'il avait fait représenter sous les traits de la déesse de la *vene* (chasse). On sait que ce merveilleux monument fut construit en 1548, dès que Henri II fut monté sur le trône, et que ce fut pour ainsi dire le premier acte de son règne. Il est probable qu'en ce moment son intention devait être de se débarrasser à tout prix de Catherine, car elle fut pour ainsi dire exilée en Bourgogne, et, sur le splendide bas-relief qui surmonte la porte d'Anet, on peut voir encore Galatée emportée par un triton, entre deux enfants laissant échapper des poissons. J'ai dit que le triton devait représenter le cardinal de Lorraine et peut-être aussi Philibert Delorme, car il ressemble à l'un et à l'autre. Pour ce qui est de Galatée, qu'on retrouve aussi sur une des lucarnes du Louvre, c'est Catherine encore jeune.

La traduction de cette composition est :

Merci, je ne veuille on traite en égalité.

La situation de Catherine en ce moment n'était pas brillante ; sa rivale lui avait enlevé ses deux supports, le prince lorrain et l'architecte lyonnais. Ce dernier avait le crève-cœur d'être forcé d'achever les dessins dans lesquels la favorite malmenait impitoyablement la dame de ses pensées. Les lauriers dont Diane a parsemé la façade de son monument de prédilection servaient également à écrire le nom de Lorraine et celui de Lorme. Auquel faut-il les attribuer ? Delorme était un bien mince personnage dans les idées du temps pour qu'on lui fit tant d'honneur. Cependant, comme chef de la corporation des maçons, il exerçait une influence politique considérable, et il était abbé de Saint-Eloi, ce qui en faisait un riche seigneur.

Diane rencontra, dans la faction des couchés démocratiques

qui étaient dans les mains de l'architecte, une résistance qu'elle ne put vaincre et dut en venir à un accord, qui se manifesta par la réédition de *Poliphile* datée de 1553. Aucun événement historique ne signale cette année-là ; mais, si la réédition de *Poliphile* a bien la valeur que je crois devoir lui attribuer, cette date peut être comptée comme le triomphe de la démocratie française sur l'aristocratie, car depuis cette époque sa marche ascendante ne s'est jamais arrêtée. Il est probable que, pour le moment, le triomphe dut se borner à cette égalité, que lui refusait Diane dans le bas-relief d'Anet ; mais il était évident que les ménestrels de Murcie ne s'en tiendraient pas là.

Le Louvre possède un singulier témoignage de ce pacte d'égalité. C'est un magnifique émail de Limozin, représentant à droite François I^{er} et Léonore d'Autriche, au-dessous d'un calvaire ; à gauche, Henri II et Catherine de Médicis, avec un Christ sortant du tombeau. Le calvaire est l'emblème de *Murcie*, celui qui choit dans la mort (mort che). La résurrection est *Morvan*, celui qui vient de la mort (mort vient). On doit même remarquer que c'est Murcie qui occupe la place d'honneur, c'est-à-dire la droite de la composition.

V

Ainsi, dès ce moment, Murcie prévalait ; mais l'équilibre dut être tout à fait rompu par les victoires que remporta sur les Impériaux Guise le Balafre, frère du cardinal de Lorraine. Dès lors, Catherine se crut en état de supprimer l'époux qui l'était si peu, et l'on sait comment Henri II périt dans une joute, de la main de Montgomery, capitaine dans la garde écossaise. Bien que protestant, il avait pu être gagné par le parti contraire. Une caricature des *Songes drolatiques*, et la plus belle de toutes, qui est de la composition de Diane et probablement de la main de Jean Goujon, accuse positivement la reine d'avoir laissé tomber ses bras, ce qui devait faire

voir à James de Montgomery *pique poussât bavière, qu'entre esborgne le roy* (1).



Diane, privée de son soutien, était encore trop puissante pour être supprimée de vive force. De même que la duchesse d'Etampes et la reine Léonore, elle fut exilée de la cour et se retira dans son senéchalat de Normandie, véritable principauté, où elle avait toutes les facilités possibles d'entretenir des relations avec Elisabeth d'Angleterre. Pendant les six années qu'elle survécut à Henri II, l'histoire officielle perd presque complètement ses traces ; mais la haine qu'elle avait vouée à la postérité de Catherine ne sommeillait point, et ce fut elle qui, de concert avec Béroalde de Verville et le cardinal de Châtillon, ourdit la conspiration d'Amboise. Son but était de livrer le Havre à Elisabeth, et de la faire monter sur le trône de France. Mais la bourgeoisie anglaise redoutait, à juste titre, que cette couronne ne reléguât celle de la Grande-Bretagne au second plan ; de sorte que les conjurés furent faiblement soutenus et échouèrent. A la suite de ces événements restés si obscurs, Diane fut condamnée par les Erasmes fols à périr par le cheval, et mourut en effet des suites d'une chute de sa monture, qui se renversa sur elle et lui brisa la cuisse.

Après sa mort, Catherine, voyant que ses deux fils aînés, François II et Charles IX, ne laissaient point d'enfants, reprit pour son compte le projet de réunir sur une seule tête les couronnes de France et d'Angleterre, ce qui aurait pu se réaliser dans la postérité de son fils Henri. Ce prince plaisait beaucoup à Elisabeth ; mais il était bigot et recula devant un mariage protestant, ce qui sauva peut-être le catholicisme en France. Catherine s'appuyait sur Murcie ; mais c'était une femme sans préjugés, qui aurait été aussi facilement au prêche que Henri IV alla depuis à la messe. On a exagéré son rôle dans les événements de son temps. Morvan avait fait la conjuration d'Amboise ; Murcie répondit par la Saint-Barthé-

(1) La bavière était la pièce du heaume qui protégeait le bas de la figure, quand la visière était levée. Ce mot s'est conservé en italien comme équivalent de *collet d'habit*.

lemy, et Charles IX ulcéré y alla de tout cœur; mais, s'il avait résisté, il aurait subi le sort de son frère Henri III, qui fut assassiné pour avoir essayé de revenir à Morvan. En effet, déjà Murcie poussait l'esprit démocratique au point de faire un essai de république cléricale. C'était le premier effet de l'éducation donnée par les jésuites, qui avaient pris pour devise : *Ne sire se Christ* (pas d'autre maître que le Christ). Le *De viris illustribus*, un bouquin bien inoffensif en apparence, n'en prêchait pas moins la haine de la royauté et des tyrans. La Ligue, bien que précédant de deux siècles le drame de la Terreur, pouvait en être considérée comme le prologue. La fédération des métiers parisiens n'osait pas faire monter les rois sur l'échafaud, mais elle les condamnait à mort dans ses agapes maçonniques et les faisait poignarder.

Après l'assassinat de Henri III, les succès militaires de Henri IV ne domptèrent nullement sa résistance. Ce fut un moment critique pour le catholicisme, car si Morvan, représenté par Henri IV, avait réussi à le reléguer en France au second plan, c'en était fait de sa suprématie dans le monde. Une fois la France gagnée à la Réforme, l'Espagne et l'Italie n'eussent pas résisté bien longtemps. L'esprit français est éclectique par nature, et a toujours flotté entre la Réforme et les doctrines ultramontaines. Celles de Luther n'étaient pas assez radicales pour le séduire; il n'en était pas de même de la logique impitoyable de Calvin, le véritable ancêtre du jacobinisme. Sans les corporations parisiennes, le calvinisme, déjà adopté par presque toute l'aristocratie provinciale, serait devenu religion d'Etat avec le premier des Bourbons et nous aurait peut-être gratifiés d'un système parlementaire calqué sur celui de l'Angleterre. C'était le rêve de Morvan.

En ce moment, les intérêts du catholicisme se confondaient étroitement avec ceux de la démocratie, et, sous n'importe quel régime, Paris a toujours été le champion de la démocratie. Il soutint contre Henri IV un siège autrement terrible que celui de 1870 et ne broncha point. Ne pouvant dompter une résistance qui se serait prolongée bien au-delà d'un assaut, le Béarnais crut devoir l'acheter d'une messe. Si, à

cette époque, c'eût été une simple question de liberté de conscience, l'abjuration de Henri IV aurait été un fait d'une médiocre importance politique; mais, par cet acte, le chef *historique* des ménestrels de Morvan devenait celui des ménestrels de Murcie. L'aristocratie protestante l'avait élevé sur le pavois, elle avait versé son sang pour lui sur plus de vingt champs de bataille, et son abjuration lui faisait perdre le fruit de toutes ses victoires, pour assurer le triomphe définitif de la démocratie. Ce triomphe, qui se dissimulait sous celui du catholicisme, était complet.

Champfleury rapporte, dans son *Histoire de la caricature*, la série de planches qui fut publiée à l'occasion de l'entrée de Henri IV à Paris en 1594. Elle représente la *naissance*, l'effet et le *déclin de la Ligue*.



Voici la traduction de la première :

Accorde Henri, bastir loge royale
 En Gaule, Clément; cloche perce paix, tel
 N'ait; qu'en chef couronne, estre loge
 Doit reconnaisse, bulle mit pape, royale
 Epreuve loup garou souscrit l'ait.

Ainsi le pape Clément accordait à Henri de bâtir une loge royale en Gaule, afin que Paris (cloche perce) eût la paix et qu'il fût reconnu que c'était en vertu d'une bulle du pape qu'il plaçait la couronne sur sa tête; ce n'était qu'à cette condition que les loups-garous souscrivaient à l'épreuve royale.

Cette épreuve, parodie grotesque du sacre, avait eu lieu pour Charles IX dans la loge des Erasmes fols ou gantiers-parfumeurs, et elle consistait, paraît-il, à passer une culotte ou *braie collante*, emblème de l'admission dans le bercail. Les *Songes drolatiques* représentent Charles IX en train d'exécuter ce bizarre cérémonial, qui a dû fournir le thème du couplet de la chanson du roi Dagobert.

Les deux planches suivantes ne sont que le développement de ce pacte, qui dut mettre le Béarnais dans un cruel embarras, car tout son règne fut employé à contenter Murcie, sans trop mécontenter Morvan. A titre de compensation, très in-

suffisante pour un vainqueur, il octroya à ce dernier les franchises et privilèges connus sous le nom d'*édit de Nantes*. Mais ce ne fut pas sans une violente opposition de la part de Murcie, et déjà, en 1601, le frontispice de la troisième édition de *Poliphile* fait connaître que Murcie demandait qu'il fût interdit à Morvan de faire des *jeunes*, c'est-à-dire des apprentis, ce qui équivalait à sa suppression.

Il rend compte en même temps de l'empoisonnement de Gabrielle d'Estrées, condamnée à mort par les ménestrels de Murcie, pour avoir projeté de faire périr Henri IV, dont le divorce avec Marguerite de Valois était déjà chose décidée. Sa maîtresse s'était flattée jusque-là de faire reconnaître ses fils naturels, qui auraient succédé à leur père. Déçue dans cette espérance, elle avait essayé, de concert avec le maréchal de Biron, de faire disparaître le roi avant qu'il pût donner suite à ses projets, et, s'il faut en croire le frontispice de Bérolalde de Verville, ce crime se serait compliqué d'un démembrement de la France, qui aurait été partagée entre les conjurés et le roi d'Espagne. Dans cette occasion, les ménestrels de Murcie auraient opposé une patriotique résistance à Philippe III. Mais il paraît qu'ils se défiaient aussi des bonnes dispositions de Henri IV, car c'est à lui que s'adresse la série d'acrostiches par lesquels Verville avait remplacé ceux de Leonardo Crasso. La sienne est ainsi conçue :

François Colomne, serviteur fidèle de Polia.

Cette devise est écrite en caractères **gris**, ornés de *glyphes*, sans carrés, formant un texte particulier que j'ai très peu étudié, mais dans lequel Murcie paraît se plaindre de la concurrence de Morvan favorisée par Sully, et ces plaintes se résument dans l'acrostiche :



Guerre eut Glype franchises, colonnes
Serviteur fidèle dépouillât.

Telle est la lecture ; quant à l'interprétation, elle demanderait une étude que je n'ai pas eu le temps de lui consacrer. Cependant, il semblerait que cette édition avait pour but de

stimuler le zèle de nouvelles recrues, tandis qu'on aurait interdit à ceux du parti opposé d'en faire. Il ne faut pas oublier en effet que, dans toutes les corporations, le nombre des maîtres était strictement limité par celui des apprentis, et que, pour l'augmenter, il fallait une ordonnance royale. On conçoit de quel œil jaloux, après l'édit de Nantes, devaient s'observer les artisans protestants et les catholiques, et quelle devait être la situation de Henri IV et de son ministre, condamnés à faire face à des prétentions aussi inconciliables.

Le *Poliphile* de Verville est le dernier qui ait eu un caractère particulier d'actualité. Dans le courant du dix-septième siècle, ces manuels de grimoire se multiplièrent prodigieusement, mais sous une forme moins riche et moins dispendieuse. Chaque profession avait le sien, composé de quelques planches plus ou moins élégantes, généralement dépourvues de toute légende.

Verville désigne sous les noms de *beaux cœurs* et *curieux* les adeptes du noble savoir. Ce dernier mot se retrouve dans Rabelais avec la même signification. Quant à *beaux cœurs*, on peut le considérer comme l'anagramme de *crible* ou *corbeille*, l'insigne le plus habituel des compagnons gilpins. Cette image du crible vient des mystères de Bacchus; avant d'être admis dans la corporation, on était passé au *crible*. *Crusca* veut dire *crible* en italien; on sait que l'Académie de la *Crusca* est une des plus anciennes d'Italie.

Les compagnons étaient *habillés de court* et de *bleu*. Louis XIV s'était entouré d'un certain nombre de *corps bleus*, c'est-à-dire de fidèles auxquels il avait distribué, comme signe de ralliement, ce qu'on appelait alors un *corps bleu*, qu'aujourd'hui nous nommerions une *jaquette bleue*. De là est venue la franc-maçonnerie *bleue*, par opposition à la franc-maçonnerie *rouge*, composée des maîtres portant la *cotte* ou robe longue, avec une cape ou manteau sur l'épaule pareille à celle des prêtres catholiques. De là le nom d'*escots capables* (cape habillés), qui était donné à ce grade. Les rose-croix avaient droit à la cotte rouge, ou *gueule*, d'où leur nom de *gouliards*. On sait que le blanc était la couleur des apprentis;

de sorte que le pavillon tricolore doit être aussi ancien que la Gaule elle-même. En tout cas, dès l'époque carlovingienne, le blanc et le bleu étaient les couleurs des Beaucéans, étendard attribué aux *pouhiers* ou gens du pays, et le rouge ou *oriflan* était celui de la *baillie*, ou seigneurie.

De là l'attribution du bleu ou noir au tiers état et du rouge à la noblesse, dans les convocations des états généraux. La noblesse ayant succombé dans la lutte, le monde entier porte aujourd'hui les couleurs du tiers état.

VI

Pendant le reste du dix-septième siècle, la hiérarchie sociale, dont on trouve le type dans *Poliphile*, ne fit que croître et se développer, car les corporations parisiennes, qui étaient au nombre de six à la fin du quinzième siècle, s'élevaient à plus de deux cents au moment de leur suppression. C'était une force des plus formidablement organisées pour la résistance, tant au point de vue civil qu'au point de vue militaire. Car ces artisans, garantis contre les effets des concurrences désastreuses de nos jours, gagnaient largement leur vie en produisant des choses chères, mais de première qualité, et ils consacraient de très nombreux loisirs aux exercices du corps, comme à ceux de l'esprit. Aussi cette bourgeoisie, littéralement triée sur le volet, *criblée*, selon sa propre expression, était-elle moralement et physiquement bien supérieure à celle d'aujourd'hui.

En ce temps-là, toute espèce de noblesse de privilège ou de grade se payait à beaux deniers ; mais, après des épreuves les plus sévères, toute corporation s'administrait elle-même, à ses frais, et faisait elle-même ses lois et ses règlements, qui étaient admirablement bien faits. Ils étaient ensuite soumis à la sanction royale, qui n'avait plus qu'à retrancher les dispositions préjudiciables aux autres corporations.

Celles-ci possédaient d'ailleurs un droit de fédération, qu'on vient de leur rendre. Deux fois l'an pour le moins, elles se

réunissaient à la tour de Nesle du temps qu'elle existait, puis au palais des Tournelles et au Châtelet. En supposant une moyenne de deux jurés ou gardes par corporation, c'était une assemblée d'environ quatre cents membres, tous les premiers dans leur métier, qui, dans moins de vingt-quatre heures, pouvait mobiliser deux cent mille jeunes gens aussi bien armés et exercés que les mercenaires de cette époque. Aussi battirent-ils aisément les troupes de Charles-Quint, lorsqu'elles s'avancèrent jusqu'à Meaux.

Il n'y avait pas de rapports officiels réglés entre la couronne et les corporations, mais tous les grades supérieurs étaient familiarisés avec le grimoire blanc, dont quelques variétés, telles que le langage des fleurs, étaient à la portée de toute intelligence quelque peu éveillée; de sorte que, dans un bouquet ou une mascarade, le peuple pouvait toujours faire entendre ses doléances, pour ne pas dire ses ordres; de plus, il avait le droit d'aller haranguer le roi en langage poissard, et dans ses vertes fioritures il pouvait intercaler tout ce qui lui passait par la tête; la cour avait des *orateurs ad hoc* auprès des loges importantes pour les surveiller et leur répondre.

Il paraît que Louis XIV, ennuyé de ces harangues, fut sur le point de les supprimer, et, sans doute, il dut songer aussi à se débarrasser des corporations elles-mêmes, mais il fut assez intelligent pour comprendre que, si elles étaient un instrument de résistance, la monarchie française n'avait pas d'autre appui sérieux, et il préféra ne rien changer à l'organisation de Paris, tout en transportant sa capitale à Versailles.

Ce fut pendant son règne que s'organisa définitivement en Angleterre la franc-maçonnerie moderne ou *adonhiramite*. On lui donne généralement ce nom, parce qu'aux légendes anciennes, dont le *Songe de Poliphile* n'est qu'une des nombreuses variantes, elle avait substitué la légende biblique d'Hiram, architecte du roi Salomon, que tout le monde peut lire dans les oeuvres de Gérard de Nerval.

Cette légende ne peut pas être ancienne, car les maçons primitifs ignoraient complètement l'hébreu, dont l'étude ne commença à se répandre en Europe qu'à l'époque des discus-

sions de Luther. Les anagrammes de Rabelais, dont l'une traduit exactement le thème de la légende d'Hiram, peuvent laisser supposer que cette légende existait déjà vers le milieu du seizième siècle. Elle paraît s'être généralisée en Angleterre, sous le protectorat de Cromwell, qui s'en servit pour établir un lien commun entre les quatre sectes rivales dans lesquelles il recrutait son armée. Mais les cavaliers s'en servaient aussi bien que les puritains, de sorte qu'on peut dire qu'au quinzième siècle l'empire britannique tout entier était organisé maçonniquement.

Il n'en était pas de même de la France ; car, bien que les doctrines philosophiques des gilpins fussent partout les mêmes, on ne les appliquait pas de la même façon. Le nombre des corporations de métiers semble avoir toujours été très restreint en Angleterre, tandis qu'en France elles couvraient le pays tout entier d'un réseau sans solution de continuité. Cette organisation n'avait pas de but politique, c'était celle du travail national, ni plus ni moins. En dehors des franchises ou bourgeoisies, il existait bien quelques sociétés particulières, organisées maçonniquement, comme la *société angélique* dont Rabelais faisait partie. Mais c'étaient des cercles littéraires, sans existence légale, qui n'avaient de communication avec les franchises nationales que parce qu'elles étaient composées de maîtres appartenant à diverses corporations.

En Angleterre, au contraire, les loges maçonniques n'étaient pas composées d'artisans, mais d'individus dont la plupart n'exerçaient aucun métier, et encore moins celui de maçon que tout autre. Or, quand des individus de professions différentes, ou sans profession, se réunissent régulièrement, ils ne peuvent avoir qu'un point de contact, la politique ou la religion. Tel a donc été, dès sa fondation, le but de la maçonnerie anglaise. Que, dans le principe, elle ait été composée sinon de maçons, du moins d'ingénieurs civils et militaires, c'est ce qui ne saurait faire l'ombre d'un doute, mais il y avait si longtemps qu'elle avait perdu ce caractère qu'on n'en trouve pas de trace dans les livres maçonniques.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les maçons n'étaient

pas *francs*, car ils ne possédaient point de *franchises*. Dans le recueil de planches qui fut publié, selon l'usage, à la suite du meurtre du maréchal d'Ancre, la dernière se rapporte à des forts-maçons, ou constructeurs de forteresses; en d'autres termes, à des ingénieurs militaires, lesquels formaient, sous l'ancien régime, une corporation noble.

Cette planche, écrite tout entière en termes de maçonnerie militaire, dit que, d'accord avec le patron royal des forts-maçons, Vitry, camp lumière, a appliqué la peine de mort à *Coïon Caquerolle* (le maréchal d'Ancre), que punit Perceval, parce qu'il avait la preuve qu'il avait renié ses devoirs de fort-maçon. Dans cette curieuse pièce, Vitry est désigné par un *vitrier*. Perceval, ou plutôt *Paircheval*, représente la corporation des *chevaliers*. Le maréchal faisait partie, à ce qu'il paraît, de celle des ingénieurs militaires ou *forts-maçons*. Les Anglais auraient-ils changé *fort-maçon* en *free mason*? Ce ne serait pas impossible. Tout ce que je puis assurer, c'est que, si j'ai souvent rencontré dans le grimoire des allusions aux *maçons* et *aux forts-maçons*, le plus souvent représentés par des limaçons ou *caquerolles*, ils ne sont jamais qualifiés de *francs*, bien que ceux de France possédassent de véritables franchises.

Guillaume d'Orange, lorsqu'il monta sur le trône d'Angleterre, trouva la franc-maçonnerie désorganisée par les guerres civiles; ce fut lui qui la rétablit telle qu'elle existe aujourd'hui, elle fut son plus ferme soutien, et depuis elle n'a pas cessé d'être celui de la maison de Hanovre. A partir de cette date, son histoire devient certaine. Elle se répandit immédiatement dans toute l'Europe, mais particulièrement en Allemagne.

Il n'en fut pas de même en France; les ménestrels de Merci, qui devinaient en elle une ennemie, l'accueillirent littéralement comme un chien dans un jeu de quilles. Ce ne fut qu'en 1741 que le prétendant Charles-Edouard, à la suite de la bataille de Culloden, conféra, à quelques-uns des Français qui l'avaient suivi, le grade de *grand écossais de la voûte sacrée*, créé, dit-on, par Jacques VI, son aïeul. Il fonda en même

temps, à Arras, une loge, dont le premier président fut le père de Robespierre, qui descendait d'une famille catholique expulsée par la reine Elisabeth.

C'est donc bien à tort qu'on s'imagine que la franc-maçonnerie est, dans son essence, républicaine et anticatholique. On ne doit pas oublier que ce nom de *franc-maçonnerie* n'est qu'un masque, et que son nom véritable est l'*art royal*. De tout point, elle est identique au noble savoir, ou au blason, tel qu'il est expliqué dans *Poliphile*. Ce fut pour soutenir la royauté et le catholicisme qu'elle fut introduite en France par un Stuart, et ses premiers adeptes se recrutèrent principalement dans la noblesse et le clergé. Le comte de Provence et le comte d'Artois en firent partie; les dames s'en mêlèrent, ce fut un engouement général.

Alors le gouvernement crut devoir intervenir pour régulariser un état de choses qui n'était pas sans inconvénients de toute sorte, car les premières loges françaises dépendaient de la mère loge anglaise. En 1772, il fonda le *Grand Orient* de France, qui, tout en admettant la légende d'Hiram, conservait les sept grades et la devise des ménestrels de Murcie.

Louis XIV avait expulsé et persécuté les ménestrels de Morvan, parce que, s'il faut en croire les grimoires de son règne, la veuve de Scarron, dépositaire des secrets de son mari, qui était un des hauts dignitaires de Morvan, lui avait apporté la preuve que les protestants avaient trempé dans les empoisonnements de la famille royale; mais il avait conservé les ménestrels de Murcie, parce que leur organisation cadrait complètement avec le système économique de Colbert, qui était celui de la protection et de la production limitée à la consommation locale.

A l'époque où la maçonnerie adonhiramite se répandit dans toute l'Europe, les choses avaient déjà changé, et le parti des économistes était tout-puissant à la cour. Or ce parti détestait les corporations, dont l'organisation opposait une barrière infranchissable à l'essor de la grande industrie qui commençait à poindre en Angleterre. D'autre part, les désordres de la Ligue et de la Fronde ne les recommandaient pas bien vive-

ment à la bienveillance d'une monarchie tendant à tout absorber et à tout contrôler. Elle attendait beaucoup mieux de la franc-maçonnerie anglaise, qui n'avait pas d'existence ostensible ni de privilèges publics, comme les corporations françaises. C'était un instrument qui s'était toujours montré d'une merveilleuse docilité entre les mains de tous ceux qui s'en étaient servis de l'autre côté de la Manche, et il avait abouti à classer la nation en deux grands partis, les wighs et les torys, qui dominaient tour à tour sans mettre la couronne en péril.

On crut donc avantageux de supprimer les maîtrises et jurandes, pour ne laisser debout que le Grand Orient, qu'on espérait bien remplir exclusivement de ses propres créatures, et tout d'abord la chose réussit au mieux. Comment le Grand Orient trompa-t-il les calculs de l'ancienne monarchie ? Les documents font absolument défaut ; car, de 1772 à 1792, il est fort difficile de trouver des grimoires politiques. Cependant, si l'on considère que le premier *grand maître* de la franc-maçonnerie française fut le duc de Chartres, et qu'en 1793 cette dignité suprême était occupée par le duc d'Orléans, il est aisé de deviner que, dès sa fondation, cette institution fut accaparée par la faction orléaniste, qui voulait renverser la branche aînée des Bourbons, pour lui substituer la branche cadette avec le régime parlementaire anglais. L'ordonnance de 1781, qui interdisait à la bourgeoisie les grades militaires, acheva de la mécontenter. Elle jeta dans les bras de la franc-maçonnerie tous les oisifs riches qui n'étaient pas gentils-hommes. Ils ne tardèrent pas à s'en rendre complètement maîtres, et la suppression des corporations ne laissait debout d'autre association que la leur. Or les anciennes corporations s'étaient toujours équilibrées les unes les autres, par leur nombre, et elles auraient fait contrepoids à la franc-maçonnerie, qui, sous le régime des maîtrises, serait restée insignifiante.

Le clergé était riche, mais on convoitait ses biens ; quant à la noblesse, depuis qu'elle n'était plus qu'une faveur royale, ou un privilège acquis à beaux deniers, non seulement elle

avait perdu toute considération, mais elle était devenue odieuse. La franc-maçonnerie, accaparée par la classe d'argent, se trouva donc délivrée de toute entrave et exécuta le programme de la classe d'argent, c'est-à-dire qu'elle créa en même temps la féodalité financière et industrielle et le prolétariat des villes, deux plaies saignantes que ne pouvait connaître l'ancienne monarchie.

Aujourd'hui, cette importation britannique est tout ce qui reste de la France du dernier siècle. Les Etats-Unis, la Prusse et l'Italie l'ont employée avec succès à élever l'édifice de leur prodigieuse fortune ; mais, en France, elle n'a jamais rien fait que de misérable, parce que depuis longtemps les hautes classes l'ont abandonnée aux nouvelles couches sociales sans vouloir comprendre que, telle qu'elle est, la franc-maçonnerie est un instrument électoral irrésistible, qui remplira nos chambres de ce que Gambetta appelait des *vétérinaires*, tant qu'elle ne sera composée elle-même que de vétérinaires.

Joignez à cela le méchant tour que lui a joué l'innocent Littré en lui faisant abolir sa formule religieuse, alors qu'il mourait lui-même dans le giron de l'Eglise catholique, exécutant à la lettre le précepte des gilpins qui leur ordonnait de faire une mort chrétienne. Il en est résulté une excommunication générale du Grand Orient français par la franc-maçonnerie étrangère, qui la met hors d'état d'exercer une action quelconque sur les franc-maçonneries orientales, pendant que l'Angleterre se sert on ne peut plus habilement de ses loges maçonniques, admirablement organisées à l'étranger, pour préparer ses annexions de longue main et tenir en bride son immense empire des Indes. D'ailleurs, comme l'a dit un écrivain maçonnique : « Le maçon est celui qui concourt à la formation d'une doctrine », ce qui démontre que la franc-maçonnerie française ne saurait longtemps survivre à la perte de toute doctrine.

Fille directe et héritière unique des ménestrels, de Murcie, instituée et réinstituée pour soutenir le trône et l'autel, elle a cependant fini par renverser l'un et l'autre, et elle-même doit s'attendre à périr sous les coups d'un ennemi qui est déjà

entré en lice. Cet ennemi, c'est la fédération moderne des syndicats ouvriers, qui s'apprête à culbuter la féodalité financière et industrielle, exactement de la même façon que la franc-maçonnerie a elle-même anéanti la vieille aristocratie populaire des corps de métiers.

G. D'ORCET.